

# Le verbicrucisme de l'horreur



**Abderrahmane Yefsah**

**Le verbicrucisme  
de l'horreur**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08181-6

*C'est un roman où se mêlent la fiction et la réalité des attentats qui avaient secoués l'Algérie et Paris durant les années de plomb.*



# Avant-propos

L'histoire de Madame Aïcha Djellid

Madame Aïcha Djellid a été égorgée devant ses trois filles. L'une des rescapées témoigne : « Maman a demandé aux tueurs qu'on ne l'égorge pas devant nous. On leur a embrassé les pieds pour qu'ils épargnent maman. [...] Avant qu'il [un des tueurs] ne lui tranche la gorge, elle a crié difficilement, une dernière fois : "Faites sortir mes filles ! Ne faites pas ça devant elles !" Soudain le sang a giclé de tous côtés. L'homme atroce nous a fixées une dernière fois avant de laisser le corps raide tomber comme une pierre. Il a coupé la tête de ma mère qui était restée accrochée au corps par un mince pan de chair [...]. Là-bas, ils ont jeté la tête de ma mère dans une poubelle. Je l'ai ramassée, embrassée et je suis retournée à la maison. J'étais, comme ma petite sœur, convaincue que ma mère allait revenir à la vie une fois la tête remise en place. On lui a parlé toute la nuit pour qu'elle revienne, mais en vain. »

Source : Ajouad Algérie Mémoires.

Association des familles de victimes agissant depuis la France.





# Chapitre I

## DES PLIS DE MAUVAIS AUGURE

La peur s'empara de moi subitement. J'étais littéralement terrorisé. Etaient-ils déjà informés ? alors que je n'en avais pourtant parlé à personne.

La réception simultanée des deux missives me rendait anxieux.

La convocation de la police et la menace des fondamentalistes, reçues à quelques heures d'intervalle ne laissait rien présager de bon. J'ai pris le soin d'emporter les deux lettres avec moi. D'un naturel superstitieux, j'ai placé chacune d'entre elles dans deux poches différentes.

À la station de bus, j'ai attendu comme tout le monde l'arrivée de l'autocar. Le commissariat n'est pas loin du *Quotidien*, mais le trajet de la maison jusqu'au journal est relativement long. Il faut prendre une autre correspondance et ce n'est pas facile aux heures de pointe. Les stations sont pleines à craquer, même en cette période d'attentats à la bombe. Les moyens de locomotion urbains sont particulièrement visés. Le mieux est de partir tôt et de faire le trajet à

ped. C'est ce que j'avais décidé ce jour-là pour répondre à la convocation de la police.

Pour une raison qui m'échappe, je me suis arrêté au premier arrêt de bus. Si la convocation de la police m'intriguait, la sommation des intégristes m'inquiétait plus sérieusement. Il fallait faire très attention.

Les islamistes n'accordent pas d'audience : ils tuent.

Un attroupement s'est très vite formé à l'arrêt de bus, et ce malgré les terribles explosions de la veille.

Personne ne prêtait attention aux événements qui s'étaient déroulés tard dans la nuit.

Le temps s'écoulait dans une indifférence totale.

Nous étions loin des préoccupations éprouvées par les habitants des quartiers touchés par les attentats.

Tout le monde pensait que cela n'arrivait qu'aux autres. Nous étions des consommateurs de temps et l'attente était devenue une constante nationale : *Dach, dach*<sup>1</sup>.

On était là, tous âges et sexes confondus, malgré l'interdit islamiste, attendant que le car vienne nous ramasser. Nul ne prêtait attention à son voisin ; chacun avait l'air absent et fixait un point imaginaire sur le lointain horizon marin.

En réalité, on s'épiait et on restait sur nos gardes.

---

1. Piano, piano.

Le moindre geste suscitait la suspicion, et en cette période de troubles, la méfiance était de rigueur.

On s'éloignait, autant que faire se peut, de tout objet qui nous paraissait suspect. Pour notre bonheur, aucun obstacle n'est venu s'intercaler entre nos yeux et la page bleuâtre, souvent calme, de la Méditerranée.

Nous dominions la ville et la mer.

Les détonations et les explosions qui avaient empli la nuit et avaient tenues en haleine des quartiers entiers d'Alger, se faisaient encore entendre, sporadiques. Les plus âgés se souvenaient de celles qu'ils avaient connues, trois décennies auparavant, lors de la guerre de libération. C'est pourquoi ils paraissaient peu surpris.

Un climat de guerre similaire s'était outrageusement invité dans la cité avec les échanges d'armes automatiques et autres explosions dévastatrices.

Peu de gens se hasardaient à commenter les attentats, ou alors ils le faisaient de manière furtive et avec des personnes dignes de confiance.

Pourtant, des silhouettes malveillantes narguaient tout le monde, et ce, dès le crépuscule.

Les villes et les villages étaient constamment ciblés par les offensives nocturnes.

Cela expliquait la présence des services de sécurité dans les rues et boulevards désertés par la population dès la tombée de la nuit.

En effet, ces derniers n'hésitaient pas à tirer sans sommation dès qu'ils le jugeaient nécessaire.

La propagande islamiste se diffusait par le bouche à oreille et les échanges se déroulaient à voix basse, par mimiques ou clins d'œil ;

Nul ne souhaitait attirer l'attention.

Ainsi, lorsqu'un inconnu tentait de s'immiscer dans nos conversations, intrigué par nos palabres discrètes, le silence tombait subitement ou on changeait de sujet.

On faisait alors mine de parler de sport (Sécurité Militaire=sport et musique), une émission sportive hebdomadaire, car c'était la parade facile.

La crainte des services de sécurité avait cédé la place à la tyrannie des barbus.

D'ailleurs, ces derniers ne manquaient jamais aucune occasion de tirer gloire des multiples actions sanglantes de leurs hommes armés.

Faire dans l'apologie au vu et au su de tous était une activité qui se voulait être une audacieuse contribution à leur cause. Les actions nocturnes étaient tragiques.

Et là, grâce à radiotrottoir ou au téléphone arabe, tout se savait dans les heures qui suivaient.

Nous vivions sous la terreur.

## WAALACH YA REBBI, WAALACH ?

Je ne pus m'empêcher de prêter une oreille attentive aux chuchotements et aux confidences que

s'échangeaient les voyageurs, ce malgré les sirènes et les vrombissements des véhicules militaires.

Les conversations discrètes que je saisisais à la dérobée, constituaient un fond, une ressource inépuisable pour l'élaboration de mes grilles de mots croisés.

Il faut dire que ma profession de verbicruciste m'était d'un grand secours.

Je saisisais à demi-mot :

– Qu'un policier, fils de marchand de légumes avait été tué la nuit précédente... qu'un jeune militaire en permission prénommé Lazhar avait été assassiné devant sa maison juste avant de rentrer chez lui.

Il n'avait même pas eu le temps de saluer ses parents... que le fils de Zitouna, celui-là même qui avait semé la mort dans le quartier depuis l'avènement du fondamentalisme et des années de banditisme avait été tué avec deux de ses acolytes dans un quartier chaud de la capitale. Au baroud de la victoire des unités antiterroristes, la maman répondit par une salve de youyous qui se finirent en insultes envers les policiers et les militaires.

Le jeune homme était tombé à la première balle. Il n'eut même pas le temps de prononcer sa profession de foi, lui qui n'avait cessé de proclamer que le fondement religieux auquel il se vouait corps et âme faisait de lui un immortel. Il racontait à gauche et à droite que ses compagnons et lui-même étaient prémunis du mal tout comme le Prophète